

«D'Abdul à Leila» : Leila Albayaty retisse les fils de sa mémoire

Camille Nevers

La cinéaste française d'origine irakienne propose un très réussi autoportrait musical et polyglotte autour de ses souvenirs et de la place que chacun doit se trouver dans le monde.

Au début c'est le pépiement d'un oisillon, une voix fluette et approximative de jeune femme inconnue, dont on apprend qu'elle est amnésique, artiste bohème, d'origine irakienne, vivant entre Berlin, le Cantal, Bagdad et Le Caire, qu'elle adore chanter plutôt que parler, qu'elle s'appelle Leila, porte le plus souvent des verres fumés, un peu rock star un peu poseuse, qu'Abdul est son père, et qu'elle a tout oublié après avoir été renversée par une voiture il y a plusieurs années.

Après la collision et le coma, elle ne reconnaissait plus personne, son genou semblait foutu. Elle fit le parcours rééducatif, réapprit à parler, à identifier les personnes, à marcher et à danser avec les copines en hurlant. Mais qui est Leila, c'est ce qu'elle n'a jamais su, même avant l'accident. Aussi, ce deuxième long métrage a l'ambition magnifique de remédier à ça. Son film veut la sauver, puisque c'est un autoportrait, qu'elle réalise : Leila Albayaty.

En quête d'harmonie

La voix de la ménestrelle des premières secondes s'ouvre au fur et à mesure, et devient un chant, le chant de Leila, dans la langue qu'elle n'avait jusque-là pas apprise, l'arabe de son père irakien, exilé après avoir été persécuté par le régime baasiste dont il est dissident quand Saddam Hussein prend le pouvoir en 1979. Le chant de Leila, qui apprend l'arabe pour pouvoir composer à partir des poèmes d'Abdul, devient le film.

Trois couches sont identifiables au commencement, trois talents discordants : les dessins qu'elle peint, sa voix off ou chantée (en français), et la musique d'accompagnement (la bande originale). Les trois ne prennent d'abord pas (entre eux), si bien qu'on se demande si la jeune femme trouvera une harmonie, entre la langue maternelle et la musique paternelle, l'Occident et l'Orient, la campagne et la ville. Les traits de ses dessins sont au départ les plus séduisants (elle a du talent), ainsi que les images campagnardes et festives ; la voix et la bande-son, moins. Mais on comprend au fur et à mesure que c'est précisément cela que le film traite : comment s'accorder à soi et au monde.

Documentaire à la première personne

Si l'ambition de la trentenaire est couronnée de succès, cela vient de ce que *D'Abdul à Leila* appartient à la communauté secrète des «films chanson». Ceux-ci sont construits en fonction d'une chanson qui les traverse selon un mouvement répétitif, itératif, celui par exemple d'une ritournelle et qui modèle à la forme du film (le grand cinéaste du «film chanson» est Raoul Walsh). De *Mon nom est personne* à *Je suis une révolution*, un grand chant du français à l'arabe, langue étrangère, langue paternelle, enseignée à la fille, s'élève dans ce beau documentaire à la première personne. Simone, la mère, est le personnage clé en creux, personnage qui réaccouche, cette fois maïeutiquement, sa fille : *«Tu es une médiatrice entre deux cultures et entre deux mondes qui sont si différents et qui finissent par s'attaquer.»*

Leila la médiatrice, l'actrice autrice, la douloureuse, la blessée, l'amnésique ou la traumatisée, jette l'ombre de son identité perdue sur l'étendue du monde moyen-oriental des origines, de sorte que peu à peu les deux se mettent à résonner, à se répondre, d'une civilisation l'autre, d'une souffrance dans sa chair à la torture et à la tragédie («normale», dit un Syrien qui raconte l'horreur du régime et des tortures à Leila) des autres, Leila avec l'Irak avec Gaza, avec la Syrie. Leila Albayaty peut chanter enfin au miroir, en écho d'un film de métro : quel chemin il m'a fallu pour parvenir jusqu'à moi.

«D'Abdul à Leila» de Leila Albayaty, 1h32.